

SOLIDARITÉ ET RIVALITÉ DANS L'ENTREPRISE

Les stages permettent aux jeunes de découvrir le monde de l'entreprise en ayant un statut intermédiaire entre celui d'observateur et celui d'acteur. Lorsque leur stage dure plusieurs mois, comme c'est le cas pour les ingénieurs-élèves des Écoles des Mines, ceux-ci s'efforcent de s'intégrer et d'exercer les mêmes missions que les jeunes recrutés. Ils ont alors de l'entreprise une vision originale, « vue d'en bas », pourrait-on dire. Pour reprendre un récent article de *Gérer et Comprendre* (1), ils se sentent invités à s'identifier à des images idéales de leur rôle. Mais cette identification est aliénante et ne peut être surmontée qu'après l'accès à une position leur permettant de comprendre que les images auxquelles ils s'étaient identifiés n'étaient que des apparences. La dimension imaginaire est particulièrement forte dans le conseil en stratégie, où l'apparence et le relationnel, très codifiés, jouent un rôle essentiel.

Leur témoignage sur leur itinéraire montre ce que le regard ingénu qui est le leur peut donner à penser de la marche des affaires. C'est dans cet esprit que nous publions ce texte, rédigé par Jérôme Saulière au cours d'un stage qu'il effectuait dans le cadre de sa première année de formation au Corps des Mines.

Par **Jérôme SAULIÈRE** *

Sedet, aeternumque sedebit infelix Theseus (2).
VIRGILE, *Énéide*, VI, 617-618.

AVIS AU LECTEUR : Cette note est la somme absolument partielle, dramatisée et romancée (et en fin de compte plus fictive que réelle) d'anecdotes, vécues ou observées, pendant ces huit mois de stage. Chaque per-

sonnage emprunte des traits à plusieurs modèles et c'est en vain que l'on chercherait à remonter à la source sans un mélange de chacun des protagonistes. Si l'ensemble ressemble à un portrait – à charge – de l'entreprise et de ses salariés, cela tient davantage à un parti pris d'auteur qu'à mon vécu de stagiaire : je n'aurais pas aimé passer une année complète dans l'entreprise que je décris ici...

* Ingénieur-élève des mines.

(2) Là est et sera éternellement assis le malheureux Thésée.

(1) Bénédicte VIDAILLET et Christophe VIGNON, « Comment tenir compte de la subjectivité du manager en cours de formation ? », *Gérer & Comprendre* n°96, juin 2009.



C'est le jour où Armand s'est joint à nous, pour la première fois, à la cantine, que j'ai commencé à ressentir un malaise. Je dois préciser, pour commencer, que je suis malentendant et que la cantine est, pour moi, noyée dans un vacarme absolument inintelligible. Mes collègues le savent et ils évitent de m'y adresser la parole, de peur d'être embarrassés si, au bout de trois répétitions, je n'ai toujours pas compris ce qu'ils avaient à me dire. À la cantine, comme dans nombre d'autres situations de la vie quotidienne, j'ai donc appris à faire abstraction du son : je suis comme au cinéma muet : j'observe, j'observe. Je ne sais pas si cela me rend plus lucide, mais ce dont je suis certain, c'est ce que cela me donne un autre regard sur les choses.

Armand travaille aux fusions-acquisitions, mieux connues sous le nom de M&A (abréviation anglaise que l'on prononce « émén-eille » et qui rime avec oseille). Les fusions-acquisitions sont l'une des trois sous-directions formant la direction de la stratégie. Les deux autres sont la direction des études économiques et prospectives (DEEP, que l'on prononce « dip », à l'anglaise, afin de souligner la profondeur de leurs analyses) et la direction du planning stratégique (DPS, que l'on prononce « dépe-hesse », ce qui est triste et banal).

Je n'avais jamais vu Armand se joindre à nous. Tout de même, cet Armand s'occupe de fusions-acquisitions ! Ce jour-là, il m'avait déjà semblé merveilleux qu'entre la conclusion d'une *joint venture* et la valorisation d'une acquisition potentielle, il eût le temps de pourvoir aux besoins triviaux de son organisme. Il mangeait vite, il est vrai : on sentait que chaque minute prise à découper son entrecôte était une minute de cadre supérieur, de ces minutes dont l'accumulation ferait qu'au lieu de finir sa journée à vingt-trois heures cinquante neuf

ce soir, il la finirait demain, à minuit cinq. Mais Armand était là, presque en face de moi, et j'avais, pour la première fois, tout le loisir de le contempler.

À sa gauche, se tenait Sébastien, jeune recrue de la direction, tout juste sorti d'une excellente école d'ingénieur. La première chose qui m'a frappé, c'est à quel point Sébastien et Armand se ressemblaient. Physiquement. Deux grands bruns, bien faits, à la forte carrure et aux traits réguliers. Les mêmes cheveux délicatement bouclés. Les mêmes lunettes aux épaisses montures noires. Cinq ans d'écart, peut-être... Autant dire : rien. Or, très vite, une autre chose m'a frappé : c'était de constater combien Sébastien et Armand étaient différents.



« Des chemises aux plis savants, impeccablement vallonnées, et dont les pans empesés sont comme les versants moelleux de coûteuses collines de coton. D'étrincelants boutons de manchettes qui en gardent les manches. Une cravate dont les reflets nacrés, qu'elle jette comme un éclat de rire, narguent nos mises ternes de simples mortels. En somme, l'assortiment parfait, et d'un goût impeccable, de tout ce qui fait l'honnête homme, dans cette vallée de larmes et de superficialité qu'est la vie d'entreprise ». « *Le geai paré des plumes du paon* », illustration pour une fable de *La Fontaine* par Raymond de la Nezière (1865-1953), 1930.

© Raymond de la Nezière, D.R. Ph. coll. Jonas/KARBINE-TAPABOR

Sébastien a tout pour lui, certes. Une belle chemise bien repassée, un costume très convenable (peut-être de chez *Brice* ?) et une cravate assortie. Le croiseriez-vous dans la rue que vous vous diriez : « Que voilà un élégant jeune cadre ! ». Mais, si vous le croisiez aux côtés d'Armand (pure hypothèse philosophique, ce genre de choses ne saurait bien entendu arriver dans la réalité) – là, je gage que vous ne verriez même pas Sébastien. Bien sûr, ce n'est presque rien, un costume *Hugo Boss* (ou peut-être *Kenzo* ?). Des chemises aux plis savants, impeccablement vallonnées, et dont les pans empesés sont comme les versants moelleux de coûteuses collines de coton. D'étrincelants boutons de manchettes qui en gardent les manches. Une cravate dont les reflets nacrés, qu'elle jette comme un éclat de rire, narguent nos mises ternes de simples mortels. En somme, l'assortiment parfait, et d'un goût impeccable, de tout ce qui fait l'honnête homme, dans cette vallée de larmes et de superficialité qu'est la vie en entreprise.



Ce jour-là, à la cantine, j'avoue que j'ai contemplé Armand comme un enfant contemple un beau sapin de Noël. J'étais tout simplement émerveillé par tant d'élégance. Si j'avais été d'humeur cynique, je me serais dit : « Il y en a qui ne savent plus quoi faire de leur argent ! Il faut qu'ils l'affichent jusque sur leurs manches de chemises ! » Au lieu de cela, je me souviens avoir entendu une petite voix, au fond de moi, une petite voix très naïve, qui disait : « Moi aussi, quand je serai grand, j'aurai beaucoup d'argent ! »

De même qu'il y a trois sous-directions, il y a trois catégories de gens à la direction de la stratégie. Il y a ceux qui ont fait de la banque d'affaires ; il y a ceux qui ont fait du conseil et puis, il y a ceux qui n'ont fait ni l'un, ni l'autre. Et l'on pourrait établir une bijection univoque entre les trois catégories de gens et les trois sous-directions – M&A, DPS, DEEP – si un infime grain de sable ne venait enrayer le fonctionnement de cette admirable machine. Le grain de sable, c'est le stagiaire, c'est-à-dire : moi. Hiérarchiquement, je suis rattaché à la DPS. Je travaille exclusivement pour la DPS. Mais mes collègues de la DPS justifient tous de plusieurs brillantes années de conseil derrière eux et, quant à moi, je n'ai à leur opposer que mes quelques malheureuses années d'études. Je pourrais peut-être faire semblant, jouer le jeu... ? Oui, mais voilà : personne ne serait dupe. Car il y a autre chose, un ensemble de détails insaisissables qui fait que, même si je le voulais, je ne pourrais ni leur ressembler, ni être des leurs.

Je dois ajouter que je partage mon bureau avec Jérémie, de la DEEP : cela a dû contribuer à faire naître ce sentiment d'étrangeté. Pourtant, même si j'avais partagé le bureau d'un membre de la DPS, j'ai le sentiment qu'il n'en serait pas allé différemment et que, comme aujourd'hui, j'aurais partagé mes repas, mes pauses et mes moments de détente avec les membres de la DEEP. Parce que, comme moi, ils ne justifiaient pas d'une expérience antérieure – parce que, comme moi, ils avaient gardé un peu de leur naïveté d'étudiants.

Si j'étais arrivé deux ans plus tôt, le paysage aurait été différent. En ce temps-là, les jeunes stratèges aux dents longues, consultants et financiers, étaient une denrée rare. Aux côtés des trois catégories que j'ai citées, une quatrième prospérait, en nombre et en puissance : celle des anciens. En ce temps-là, la stratégie était l'art d'écouter les anciens ; leur voix était celle de la sagesse. Si j'avais été stagiaire à cette époque, j'aurais naturellement passé mon temps avec les jeunes de la DEEP, trop pétrifié de respect pour oser prendre place à la table des aîeux. Le résultat aurait donc, notez bien, été le même – mais, au moins, cela aurait été naturel. Mais, en deux ans, une révolution de velours a eu lieu dans les couloirs de la stratégie. Les anciens sont partis les uns après les autres à la retraite : personne ne les y a poussés, mais le mouvement s'est accéléré, vers la fin, car les derniers restants

ne reconnaissaient plus « leur » stratégie et ne voyaient donc pas de raison de s'éterniser ; ainsi, les jeunes loups ont petit à petit pris le pouvoir, sans se fatiguer à organiser un coup d'État. Ils ont hurlé, et d'autres loups sont venus, répondant à leur appel. Et la stratégie s'est peuplée de loups. De gentils loups très bien peignés et bien élevés, qui vous montrent toujours patte blanche.

En parlant de loups... Il faut que je vous présente Éléonore. Si mon chef n'avait pas eu l'idée de me faire travailler pour Éléonore, les choses auraient été plus simples pour moi – peut-être –, c'est du moins ce que je me dis, le soir, tandis que sept heures sonnent et que, bien en peine de savoir ce qu'il fait ici, le pingouin de mon fond d'écran me fixe de son œil triste et niais. Jérémie lit le désespoir en moi :

– Je crois que je ne vais pas tarder, lui dis-je.

– Quoi ? Il est seulement sept heures. Tu as pris ton après-midi ?

Il ricane. Cette blague l'amuse toujours autant. Après tout, j'aime qu'il la refasse à chaque fois : c'est une rengaine qui me rassure. Sans Jérémie, bien souvent, les journées paraîtraient particulièrement longues.

Il faut, disais-je, que je vous présente Éléonore. Parce qu'elle est parfaite. Parce qu'elle est belle, intelligente, diplomate. Parce que c'est la meilleure d'entre nous. Et ce n'est pas moi qui le dis : tout le monde le sait. Le chef n'a d'éloges que pour elle. Et vous auriez beau être jaloux, vous ne pourriez lui en vouloir vraiment, car elle est bien trop aimable pour s'attirer quelque rancœur que ce soit. Éléonore a beau s'être couchée la veille à minuit et demie à cause d'une conférence téléphonique avec les États-Unis, elle arrive chaque matin tirée à quatre épingles. Ses cheveux raides impeccablement peignés, pas une mèche ne dépasse ; ses beaux yeux doux soulignés au mascara et à l'*eye-liner*, comme les filles des magazines ; son complet irréprochablement ajusté et, détail qui n'aura échappé à personne, les chaussures assorties au sac à main. Je ne sais pas si c'est d'avoir travaillé dans le conseil pendant cinq ans qui a rendu Éléonore si parfaite. Je suppose qu'elle l'était déjà avant. Quand, pour la première fois, le chef nous a présentés l'un à l'autre, je suis tombé amoureux d'elle (je suppose que tous les hommes tombent amoureux d'elle). Et puis, nous avons parlé affaires.

Le chef voulait que je travaille avec elle ; il disait qu'elle m'expliquerait les détails. Il nous a laissés ensemble. Éléonore m'a aussitôt subjugué par son adorable gentillesse. Elle m'expliquait tout avec une profonde clarté, sans aucune condescendance, en se mettant à mon humble niveau de stagiaire et ce, tout naturellement. Après une demi-heure de cet exercice virtuose, j'ai compris qu'il fallait que je fasse pour elle l'étude du marché des aspirateurs à convergence neutronique. « Ça m'a l'air super intéressant ! », s'est-elle exclamée en guise de conclusion, comme regrettant de ne pas avoir le temps de la faire elle-même. Je l'ai crue,

et je suis retourné à mon bureau avec des étoiles et des aspirateurs plein les yeux.

Le soir du surlendemain, j'avais fait mes petites recherches et je les avais résumées en une présentation synthétique, dont j'étais très fier. Nous consacra mes une heure à la passer en revue. Éléonore eut soin, tout d'abord, de me montrer qu'elle appréciait beaucoup mon travail, puis s'instaura un drôle de petit jeu : un à un, page après page, elle mit le doigt sur chacun des défauts de ma présentation, des plus énormes aux plus infimes ; elle fit un sort à toutes les formulations maladroitement et aux défauts de concision ; elle balaya tous les moutons de poussière que j'avais voulu cacher sous les tapis ; elle soumit à la question mes chiffres un par un : mes milliers d'aspirateurs et mes milliards de dollars. À chaque nouvelle remarque, je rougissais, honteux de ne pas l'avoir anticipée, consterné par mon manque de sens critique.

Quand l'interrogatoire fut terminé, je crus que l'humiliation touchait à sa fin. Mais non : Éléonore me redit que j'avais fait un excellent travail ! Et elle commença à réécrire ma présentation. « Là, il faudrait un tableau comme ça. » J'acquiesçai. « Et puis, le message, ce serait... » « Il faut qu'on mette bien en évidence les *channels to market*. » De temps en temps, pensant (sans doute de bonne foi) me faire participer à la prise de décision, quand elle ne faisait que m'enfoncer dans l'intériorisation patente de ma médiocrité, elle glissait un « qu'est-ce que tu en penses ? », ou un « ça te semble juste ? ». Et j'acquiesçais. Et elle poursuivait sa marche inéluctable, démon de bon sens, d'ordre, de propreté, de justesse et d'implacable rationalité.

Je ressortis triste de cet entretien. Le lendemain, je refis sagement la présentation – c'est-à-dire, je tapai mot pour mot les phrases qu'elle avait eu soin de m'écrire la veille sur un brouillon ; j'exécutai les deux ou trois schémas qu'elle m'avait commandés et je lui envoyai le tout dans un message plein de bons sentiments (car j'avais, entre-temps, ravalé mon orgueil et je m'étais convaincu de ce que j'étais là pour apprendre – la seule bonne façon de voir les choses). Elle a dû dire au chef des choses très élogieuses à mon sujet, car, depuis, il ne se passe pas de mois sans qu'il ne nous fasse travailler ensemble (c'est-à-dire, sans qu'il ne me mette au service d'Éléonore).

Quelques jours après, c'était l'Épiphanie. Au seuil d'une belle et nouvelle année, pleine de contrats juteux et de promotions éclatantes, le partage de la galette est l'occasion pour toute la direction de la stratégie de se retrouver et de se livrer aux derniers comérages.

Quand j'entrai dans la salle de réunion (où l'on avait repoussé les tables pour accueillir toute l'équipe), j'eus l'impression désagréable d'être exclu par avance. Au centre de la pièce, telle une Madone de la Renaissance italienne, peau de pêche et yeux de biche, trônait Éléonore. Postés à ses côtés, ne regardant qu'elle et la

laissant voir au spectateur – sur l'exact modèle de Saint Jean, de Saint Pierre et du donateur, dans un tableau de Bellini, à la restriction près que le donateur n'était pas agenouillé (ce qui aurait été du plus mauvais effet) –, se tenaient trois de mes collègues de la DPS : Charles, Gustave et Dimitri.

Pourquoi, cette impression que ce groupe de quatre m'excluait, alors que je faisais partie de l'équipe depuis déjà presque trois mois ? Alors qu'il ne manquait que moi pour qu'elle se trouvât au grand complet ? Et d'où me vint ce sentiment que, de toute façon, il était bien normal qu'il en fût ainsi, puisqu'ils m'étaient tous tellement supérieurs et que je n'étais rien, à côté d'eux ? Dieu et Claude Riveline le savent pourtant bien, qu'en tant que bon « Corps des Mines », je n'ai pas une propension démesurée à la modestie. Je me servis un verre de cidre et m'approchai d'eux...

Dimitri, le premier, me fit un sourire d'invitation. Il me dit quelque chose que je ne compris pas, car la pièce était très bruyante. Je le fis répéter deux fois, puis, conciliant, je dis oui, et cette réponse parut le satisfaire. Ensuite, pendant quelque temps, plus personne ne s'intéressa à moi. Je regardais les lèvres des gens, qui bougeaient à une vitesse incroyable, et cette information lacunaire me servait pour compléter celle, plus lacunaire encore, que me fournissaient mes oreilles. À un moment, je dus regarder les lèvres d'Éléonore avec un peu trop d'insistance, car elle me fixa gentiment et murmura quelque chose à mon intention. Cela sonnait comme « les petits pois dansent dans la forêt. » Ce n'est certainement pas ce qu'elle avait voulu dire. Je ne sais pas ce qui me prit alors, mais je me sentis très faible, et je sentis que quelque chose m'échappait. Alors il y eut un « splatch » et les chaussures de Charles, Gustave, Dimitri, celles d'Éléonore et les miennes furent aspergées de cidre, tandis que mon verre roulait sous la table.

– Merde !, fis-je.

Je le dis une seconde fois, puis une troisième. Mon langage est d'habitude plus fleuri, mais là, juste là, rien de plus pertinent ne me vint à l'esprit. Les autres me regardaient avec des yeux ronds. Après un silence stupide, pendant lequel je contemplais nos dix chaussures, je me confondis en excuses. Et tous firent chœur, avec une politesse exquise, pour m'assurer que ce n'était rien.

– Tu as l'air fatigué, ces derniers temps, observa Gustave.

– La stratégie te porte sur les nerfs, ricana Charles.

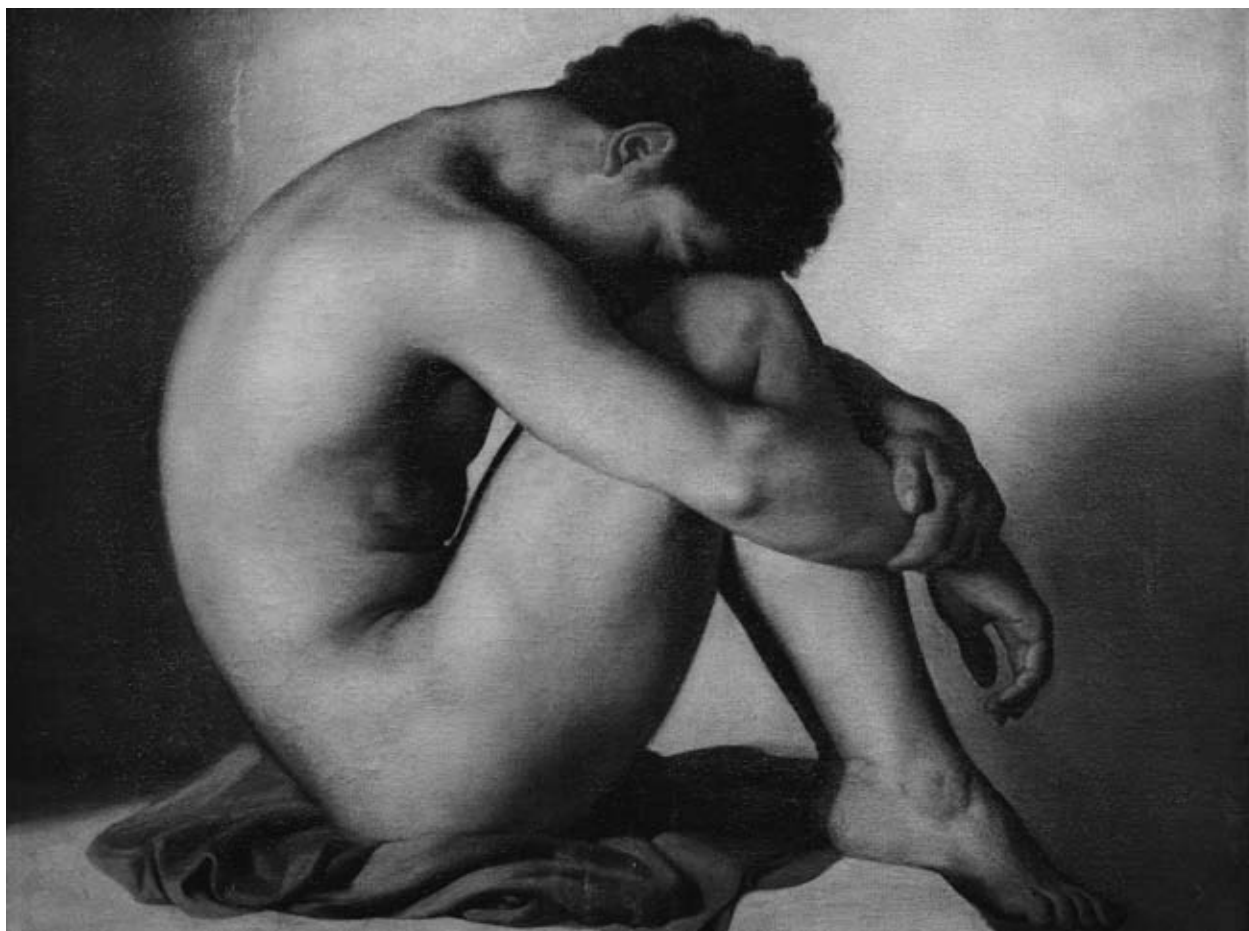
– Tu devrais prendre quelques jours de congés, recommanda Éléonore.

Et, sur ces mots, ils partirent tous les quatre, probablement par délicatesse, afin de m'épargner l'humiliation de devoir éponger le sol à leurs pieds. Je n'ai pas posé de congés après cet incident, mais pendant plusieurs jours, je ne suis plus sorti de mon bureau.

Je vous ai parlé d'Éléonore. J'aimerais dire quelques mots de Charles, avec qui j'ai beaucoup travaillé tout au long de mon stage. Charles est, à la Stratégie, le grand expert des tableurs Excel. Je l'ai très vite compris : il a suffi qu'il me le dise. Même s'il n'avait pas eu la prévenance de le faire, je m'en serais rendu compte à la seule vue d'un de ses chefs-d'œuvre. La sobriété des couleurs (des couleurs *corporate*), la lisibilité de la présentation, la logique de la construction, la limpidité des formules, la rigueur avec laquelle l'unité et la source sont systématiquement documentées – tout conspire à affirmer la supériorité du tableur « à la Charles. »

sait de « déboguer » un modèle qui tournait en rond, c'est-à-dire qui se mordait la queue – en langage Excel, on dit qu'il avait une référence circulaire. En me confiant cette mission, Charles avait un sourire de pitié qui disait : « Je m'y suis cassé les dents : comment trouverais-tu une solution, toi, pauvre mortel ? » Je suppose que j'ai pris cela comme un défi : le soir même, je lui ai proposé une solution, à base d'itération et de convergence.

Peu importent les détails : c'était ma-thé-ma-tique. Il a froncé les sourcils, le temps de comprendre le principe. Puis il m'a regardé avec un grand sourire, non plus de pitié, cette fois-ci, mais de triomphe : « Ah



© GIRAUDON/THE BRIDGEMAN ART LIBRARY

« Mais, bizarrement, son ton était plus plaintif que réconfortant : un pauvre ton, qui sonnait faux. Comme s'il avait plutôt voulu dire : "Et quand pourrai-je leur en remonter, à tous ces prétentieux ? Quand pourrai-je ignorer les petits jeunes à mon tour ? Dans combien d'années, au terme de combien de promotions gagnerai-je autant qu'eux ?" ». *"Jeune homme nu", étude par Hippolyte Flandrin (1809-1864), musée Bonnat, Bayonne.*

Ce qui est amusant, c'est que Charles est le seul de l'équipe à sortir d'une école de commerce. J'imagine sa satisfaction à penser que lui – le commercial, l'épicier – il est, parmi tous ces ingénieurs, le maître incontesté du tableau Excel, et, par là-même, le détenteur de toute cette science qui sous-tend le métier de stratège : la science des *business plans*, des modèles et de la valorisation des actifs.

Un jour, Charles a eu une mission pour moi. Il s'agis-

bah, c'est du propre ! » Il est vrai que l'on trouve rarement, sur un *business plan*, trois lignes d'itérations pour arriver à un résultat. Il est vrai que ma solution à son problème était assez absconse. Mais elle marchait !

Quand j'y repense, je ne peux m'empêcher de penser que Charles m'a tendu un piège, ce jour-là. L'issue (mathématique) de son dilemme n'avait pas pu échapper à ce fin stratège. J'avais raison, en théorie. Mais,



en pratique, il avait gagné : ma solution était un pauvre artifice de classe préparatoire, qui aurait pétrifié d'horreur le premier expert-comptable ou le premier auditeur venu. Ainsi, le vieux cheminot des calculs économiques avait eu raison du petit scientifique encore vert. Jamais plus, dans nos affrontements, je n'ai osé prétendre avoir trouvé une solution révolutionnaire (ou simplement meilleure que la sienne). J'ai appris à feindre l'incertitude pour ne pas sembler immodeste. Ce n'était pas une mauvaise leçon. Quoi qu'il en soit, je crois bien que Charles a adopté ma solution pour « déboguer » son modèle.

Un jour (le printemps venait d'arriver), j'arrive à la machine à café et j'y trouve Pierre-Henri, un cadre très occupé, un directeur, un homme à particule – un garçon éminemment gentil, que j'aime beaucoup – un type très simple, aussi, de cette simplicité qui peut faire dire, sans affectation : « Mais enfin, quand j'étais jeune, Paris-Deauville, c'était deux heures dans la grosse cylindrée de papa ! ». Ce jour-là, Pierre-Henri discutait avec Dimitri :

– Et alors, que vas-tu lui offrir ? demandait Dimitri. L'objet de tant d'attention était la compagne de Pierre-Henri, dont c'était l'anniversaire.

– Oh, comme toutes les femmes, elle aime les sacs ; je pense à un petit sac Hermès. Hermès, il n'y a que ça, je trouve !

Éléonore, que je n'avais pas remarquée parce qu'elle était cachée par Dimitri, surgit alors – ce fut comme un lever de soleil sur la grisaille de la matinée – pour observer qu'Hermès était une valeur sûre (c'était donc passé de mode), mais qu'elle préférait Louis Vuitton. Ce à quoi Pierre-Henri, fidèle à son côté vieille France, ne put pas consentir. Tapie dans un coin, très attentive à la discussion, Géraldine, la timide secrétaire de Pierre-Henri, rougissait. Devant ses yeux voltigeaient de coûteux sacs à mains bruns et beiges estampillés « LV » et d'inabornables carrés Hermès.

Un jour, j'ai osé m'ouvrir à Jérémie de mes questions existentielles. Je lui ai dit que j'avais l'impression de ne pas vivre dans le même monde que mes collègues de

la DPS. Étaient-ce les cinq ou dix pauvres années qui nous séparaient ? Leur expérience dans le conseil ? Était-ce le fait qu'ils étaient tous beaux et bien habillés, qu'ils sentaient bon et souriaient en permanence, tout en ayant constamment l'air intelligent et pénétrant ? Était-ce leur salaire ? Ou était-il possible que ce soit une manigance de leur part, visant à me donner le sentiment d'être leur collègue (ce que j'étais !), tout en me tenant toujours à distance, par l'évidence de ma médiocrité ?

Jérémie a ri. « Ils ne sont pas comme nous, » a-t-il déclaré, emphatiquement. Je n'ai pas réussi à obtenir d'explication de sa part, mais il semblait gêné, comme si j'avais dit quelque chose d'indécent et qu'il avait rétabli la situation par une pirouette. C'est alors qu'Éléonore fit son entrée dans notre bureau.

– Tu n'es pas trop *busy* en ce moment ?, m'a-t-elle demandé. (Je ne suis jamais très *busy*, honnêtement). OK, tu penses que tu pourrais me refaire les *charts* de la *slide 8* ? Les camemberts ne sont pas ronds ! (Rire délicieux de petite fille). Et tant que tu y es, tu pourrais peut-être mettre les couleurs *corporate* ? Ça ne te dérange pas ? (Ça ne me dérangeait jamais ; j'étais un stagiaire très docile et poli). OK, cool. Tu penses que tu peux me faire ça pour dans... tout de suite ?

Comme d'habitude, j'ai acquiescé. La porte fermée, j'ai regardé Jérémie (qui était cramoyé). Éléonore ne l'avait pas salué, ni regardé ; elle ne l'avait pas vu. Elle ne lui avait pas prêté plus d'attention qu'à la plante verte posée sur mon bureau. Il s'aperçut que je le regardais, il toussota, puis s'exclama :

– Allez, mon vieux : plus que six mois... !

Mais, bizarrement, son ton était plus plaintif que réconfortant : un pauvre ton, qui sonnait faux. Comme s'il avait plutôt voulu dire : « Et quand pourrai-je leur en remontrer, à tous ces prétentieux ? Quand pourrai-je ignorer les petits jeunes à mon tour ? Dans combien d'années, au terme de combien de promotions gagnerai-je autant qu'eux ? »

Je cherchai son regard, pour en avoir le cœur net, mais il avait détourné la tête. ■

